

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABELS B.-U. (1972) – *Die Randleistenbeile in Baden–Württemberg, dem Elsaß, der Franche-Comté und der Schweiz*, München, C.H. Beck (Prähistorische Bronzefunde, IX, 4), 122 p.

GOMEZ DE SOTO J., BOURHIS J.-R., GHESQUIÈRE E., MARCIGNY C., MENEZ Y., RIVALLAIN J., VERRON G. (2009) – Pour en finir avec le Bronze final? Les haches à douille de type armoricain en France, in M.-J. Lambert-Roulière, A. Daubigny, P.-Y. Milcent, M. Talon et J. Vital (dir.), *De l'âge du Bronze à l'âge du Fer en France et en Europe occidentale (X^e-VII^e siècle av. J.-C.), la moyenne vallée du Rhône aux âges du Fer, actualité de la recherche*, Dijon, Société archéologique de l'Est (suppléments à la *Revue archéologique de l'Est*, 27), p. 507-512.

KIBBERT K. (1980) – *Die Äxte und Beile im mittleren Westdeutschland I*, München, C.H. Beck (Prähistorische Bronzefunde, IX, 10), 259 p.

MILCENT P.-Y. (2012) – *Le temps des élites en Gaule atlantique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 254 p.

MÜLLER J., LOHRKE B. (2009) – Neue absolutchronologische Daten für die süddeutsche Hügelgräberbronzezeit, *Germania*, 88, p. 25-39.

José GOMEZ DE SOTO
CNRS, UMR 6566 « CREAAH »,
université de Rennes 1



UCKELMANN M. (2012)
– *Die Schilde der Bronzezeit in Nord-, West- und Zentral-europa*, Stuttgart, Franz Steiner (Prähistorische Bronzefunde III, 4), 243 p., 153 pl., 13 cartes, ISBN : 978-3-515-10378-7.

Marion Uckelmann, bien connue des archéologues qui s'intéressent à l'armement de l'âge du Bronze pour ses travaux sur les boucliers, présente dans ce volume un inventaire et une synthèse décisifs sur ce matériel en Europe occidentale. Le plan adopté, la qualité de la documentation et le soin de l'impression se conforment aux standards de cette monumentale entreprise de publication systématique des mobiliers de l'âge du Bronze que constitue la riche série des « Prähistorische Bronzefunde », dans laquelle ce fort volume s'insère. On notera avec intérêt qu'au-delà des témoins matériels directs, l'auteur porte une attention particulière aux images et consacre des développements substantiels aux représentations de boucliers, dans l'art rupestre scandinave et sur les stèles ibériques en particulier. Cette intégration de l'iconographie dans l'analyse modifie substantiellement les interprétations primaires que l'on serait tenté de donner des cartes de répartition des objets, et ouvre la porte aux appréhensions indigènes (*emic*) du bouclier sur les plans fonctionnels et symboliques, à travers les scénographies qui en intègrent la représentation.

Après un bref historique de la recherche, l'auteur présente le catalogue et la description détaillée des quatre-vingt-douze boucliers ou fragments de boucliers connus, dont quatre-vingt-sept en tôle de bronze et cinq en matériaux organiques (bois et/ou cuir). Les mensurations s'inscrivent dans des fourchettes relativement larges : de 20 à 85 cm pour les diamètres, la plupart se situant cependant entre 50 et 70 cm ; entre 0,3 et 1,4 mm pour l'épaisseur de la tôle de bronze, avec des variations parfois importantes sur un même objet ; entre 1 et 2 kg pour leur poids, à l'exception d'un exemplaire pesant exceptionnellement 3,4 kg.

L'étude des techniques de fabrication des spécimens en bronze croise analyses de composition, analyses métallographiques, étude des micro-traces de surface, expérimentations et comparaison avec d'autres objets en tôle de bronze dont la mise en forme relève également des techniques de la chaudronnerie. Il en ressort que les alliages utilisés sont à fort taux d'étain ; que les exemplaires britanniques sur lesquels ont porté la plupart des analyses se classent par leur composition dans le groupe P de Northovers, dont l'usage domine aux XIII^e-XII^e s. BC (phase Penard) ; qu'ils ont été réalisés par martelage à froid à partir de « galettes » probablement moulées mesurant en moyenne 15 cm de diamètre pour un poids moyen de 1,5 kg, ce qui suppose d'alterner de très nombreuses phases de martelage et de recuit (expérimentalement, le gain en diamètre est de 2 mm par phase de martelage, ce qui permet une estimation d'environ deux cents séquences martelage-recuit pour obtenir un bouclier de 60 cm de diamètre à partir d'une « galette » de 20 cm). La face externe est ensuite finement polie, le motif ornemental soigneusement esquissé (lignes peintes ou incisées, points de repère) puis réalisé par estampage et/ou pose de rivets décoratifs. Il s'agit donc d'objets techniquement très investis évoquant l'existence de véritables ateliers, que les artisans fussent ou non itinérants. La fabrication des spécimens en matériaux organiques est, quant à elle, simplement évoquée à partir de peintures égyptiennes décrivant les étapes de réalisation d'objets comparables.

Dans le débat sur le caractère fonctionnel ou non de ces boucliers, l'étude de Marion Uckelmann apporte de nouveaux éléments : les traces de coups parfois perforants et les réparations montrent sans ambiguïté qu'il s'agit d'objets usagés, qui n'ont pas été fabriqués à l'occasion de leur dépôt. Diverses expérimentations récentes montrent en outre que, à l'exception des boucliers de très petit diamètre ou dont la tôle est exagérément mince, la plupart sont au contraire parfaitement efficaces comme armes défensives, qu'il s'agisse de boucliers en bois et cuir ou en bronze. Cette fonction n'est évidemment pas exclusive et la dimension symbolique de tels objets est patente, ainsi que le montrent les boucliers « non fon-

tionnels », la forme et le contexte de leur « abandon », la place qu'ils tiennent dans les représentations de l'âge du Bronze, notamment sur les représentations rupestres du Bohusland où ils équipent des guerriers qui s'affrontent à la hache dans des combats singuliers s'apparentant à des danses rituelles, ou dans le choix ibérique de les représenter sur les stèles au côté d'individus masculins environnés d'autres armes. Cette dimension symbolique est également attestée par les boucliers miniatures à fonction votive, en céramique ou en bronze, découverts dans les contextes précoces de plusieurs sanctuaires grecs (Delphes, Samos...). Elle l'est également par les rares exemplaires ornés de figures de palmipèdes, et plus généralement par leur décor estampé de motifs concentriques et/ou rayonnants évoquant le soleil (à l'instar de l'ornementation des disques en or du char de Trundholm). L'auteur se démarque en revanche avec prudence des interprétations qui, s'inspirant du disque de Nebra, proposent de voir dans certains décors des calendriers ou la représentation d'une carte du ciel.

En se fondant sur des critères techniques et ornementaux plutôt que morphologiques (tous les spécimens sont ronds ou légèrement ovalisés), l'auteur propose une ventilation de ce corpus en sept types aux effectifs variés (« Lommelv-Nitura » : 6 ; « Nipperweise » : 8 ; « Harlech » : 6 ; « Coveney » : 2 ; « Athenry-Eynsham » : 6 ; « Yetholm » : 29 ; « Herzprung » : 27 exemplaires en différents matériaux – bronze : 22 ; bois : 4 ; cuir : 1) auxquels s'ajoutent un « groupe » déterminé exclusivement par des critères décoratifs (« Plzen Gr. », 3), deux pièces singulières non classables selon les critères retenus et quelques éléments disparates ne pouvant être rapportés à un type ou groupe précis.

La chronologie absolue repose sur sept dates ¹⁴C effectuées sur des exemplaires en bois ou cuir, qui s'étalent du Bronze ancien (Kilmahamogue, 1879-1686 BC cal., Bz A2) au début du Bronze final (Cloonbrin, 1118-1008 BC cal, transition Ha A1/A2, Br final IIB). Ces dates sont complétées par celles de quelques dépôts. Dans l'état actuel des données, les exemplaires en bronze apparaissent à la fin du Bronze moyen (XIII^e s. BC) et les représentants des types les plus récents sont les miniatures votives des sanctuaires grecs, découvertes dans des contextes datés des VIII^e-VII^e s BC à une époque où, paradoxalement, plus aucun bouclier vrai n'est attesté !

Concernant l'invention du bouclier rond, l'auteur scrute attentivement sa représentation dans les arts plus précoces ou contemporains de l'Égypte, du Proche-Orient et de la Méditerranée orientale, régions où paradoxalement les objets même demeurent inconnus. Les représentations de ces boucliers apparaissent timidement en Égypte et en Méditerranée orientale à partir du XIII^e s. BC et deviennent plus fréquentes au XII^e s., où elles sont associées aux « Peuples de la mer ». Elles demeurent en revanche exceptionnelles en Grèce, et ne deviennent communes au Proche-Orient qu'à partir du X^e s. BC. L'auteur en conclut que les boucliers circulaires sont probablement une invention d'Europe nord-occidentale ou centrale.

La distribution géographique des boucliers est essentiellement septentrionale, et les types présentent en général une forte régionalisation, indépendante des effectifs. Plus de la moitié du corpus (50) provient des îles Britanniques, qui ont en propre les types Harlech, Covenay et Yetholm (excepté un exemplaire au Danemark pour ce dernier) ; un tiers provient de Scandinavie méridionale, dont tous les exemplaires de type Herzprung en bronze (mais le même type en cuir ou bois est exclusivement irlandais) ; et le reste se disperse en petits groupes dans le bassin des Carpates (type Lommelv-Nyirtura, propre à ce bassin excepté un exemplaire au Danemark) ou se disperse de manière lâche entre le Sud de l'Angleterre et le sud de l'Allemagne avec quelques trouvailles isolées en Pologne et en Tchéquie (type Nipperweise : le plus simple et le plus diffus malgré un effectif faible).

Les lacunes de ces cartes de répartition – notamment la France, l'Italie et les Alpes qui demeurent vierges de témoignages – doivent toutefois être considérées avec circonspection, et ne reflètent pas fidèlement la réalité. D'une part, la localisation septentrionale des découvertes renvoie à des modes de dépôt et de conservation particuliers plus propres à ces régions : la plupart (78 sur 92) sont des « abandons » singuliers ou groupés d'objets entiers en contexte humide (tourbières, rivières, marais, mer), alors que très peu (sept seulement) proviennent de dépôts terrestres de fragments mélangés à d'autres objets, localisés spécifiquement dans le bassin des Carpates. Seuls deux éléments renvoient à des contextes d'habitat, et aucune découverte funéraire n'est attestée, du moins pour les boucliers en bronze. D'autre part, cette distribution majoritairement septentrionale doit être complétée par les figurations contemporaines de boucliers dans l'art rupestre scandinave et plus encore par celles – nombreuses – des stèles ibériques et de leurs épigones languedociennes, régions où aucun bouclier n'est matériellement connu bien que l'on détecte dans beaucoup de cas des liens directs entre représentations et types septentrionaux grâce au décor (qui les distingue des petits bronzes sardes dont les boucliers équipant des statuettes sont différents). L'auteur fait à ce propos une brève incursion dans la forme et le décor de divers objets (fibules, boutons, bélières...) et, sous couvert d'un examen approfondi, suggère que les représentations de boucliers seraient en fait beaucoup plus communes qu'on ne croit. De toute évidence, l'utilisation de matériaux périssables et des rites d'abandon différents suffisent à introduire un biais important qui interdit de conclure à l'absence de boucliers dans les blancs des cartes de répartition des objets (par exemple, l'auteur suppose l'existence d'un petit groupe singulier de boucliers en matière organique à partir de la disposition en cercle et en croix de rivets dans des inhumations du Bronze moyen des tumulus de la région de Haguenau).

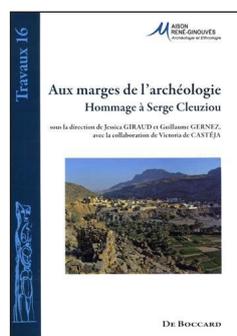
Une dernière partie aborde la place du bouclier dans l'équipement du guerrier et l'évolution chronologique des panoplies. La période du Bronze moyen apparaît comme un moment de renouvellement profond des armes et des techniques de combat, avec l'apparition de l'épée et de

la lance en bronze, de l'armement défensif également en bronze associant bouclier, casques, jambières et cuirasses ; ainsi que, selon les lieux, chars de combat, cavalerie et bateaux. Toutefois, au-delà de la mobilisation du métal dans un armement désormais plus efficace, cette évolution, condensée dans l'image devenue classique du cavalier casqué muni de sa cuirasse et de sa lance, risque malheureusement fort de tenir de l'image d'Épinal, ou pour le moins doit être sérieusement nuancée : ces clichés font fi, en effet, de l'existence attestée mais nécessairement fugace de panoplies défensives comparables confectionnées en cuir et en bois. Et la distribution géographique des équipements défensifs en bronze que sont boucliers, casques, armures et jambières réserve d'étonnantes surprises. Il est tout à fait frappant de constater l'importante et nette disjonction des distributions selon un gradient orienté globalement nord-sud : les îles Britanniques ne connaissent d'autre élément de la panoplie défensive que le bouclier, la Scandinavie

à peine plus (seulement quelques rares casques, mais là encore il faudrait prendre en compte les représentations !), et c'est dans les Balkans seulement que se rencontrerait la panoplie complète, bien que les éléments n'en soient que très rarement associés dans un même contexte (le seul où elle le soit est le volumineux mais hétéroclite dépôt métallique hongrois de Nadap). Plus à l'ouest, casques, armures et jambières occupent précisément l'espace laissé vacant par les boucliers... et seules les jambières sont signalées en contexte funéraire.

Cette brillante somme est une référence désormais incontournable. Loin de clore les débats, l'état des connaissances qu'elle dresse soulève au contraire d'intéressantes questions et ouvre de nouveaux et passionnants chantiers.

Patrick Pion



J. GIRAUD et G. GERNEZ, dir., avec la coll. de V. de CASTÉJA (2012) – *Aux marges de l'archéologie : hommage à Serge Cleuziou*, Paris, de Boccard (Travaux de la maison René-Ginouves, 16), 490 p., ISBN : 978-2701803197.

Ce gros volume d'hommages présente une grande diversité de contributions, reflet de la multiplicité des intérêts de Serge Cleuziou, une diversité qui a fait la richesse de sa carrière scientifique. Et cette richesse des domaines d'étude ne doit pas faire oublier une autre facette de l'activité de Serge qui a consacré une grande partie de son énergie à l'enseignement, à la formation des jeunes, tant au CNRS et sur le terrain qu'à l'université Paris 1 où il a enseigné à partir de 2003.

Le volume fait appel à quarante-cinq contributeurs qui ont été clairement choisis de manière à couvrir les différents domaines de recherche auxquels S. Cleuziou s'est consacré. Simultanément, on peut presque s'étonner de constater l'absence de nombreux chercheurs qui ont étroitement collaboré avec S. Cleuziou, mais les délais impartis à la préparation du volume en sont probablement la cause, outre les impératifs éditoriaux afin que le volume ne soit pas trop gros. La diversité des domaines abordés est une force de ce volume ; il en résulte une difficulté à en faire la recension, de sorte que celle-ci ne peut pas être globale mais a nécessité d'aborder tour à tour les trente-cinq contributions. Celles-ci sont regroupées dans trois grandes parties elles-mêmes subdivisées : « Archéologie(s) en mouvement » (avec « Épistémologie » et « Le partage des savoirs : l'archéologie et les sciences humaines »), « Loin du centre – Une archéologie des “marges” » (avec « Histoire et archéologie de la Mésopotamie et du Levant »

et « Vers l'est et le sud : les diversités de l'archéologie orientale [Arabie du Sud, Iran, Indus] ») et « Archéologie de l'Arabie orientale » (avec « Recherches récentes sur l'archéologie et l'histoire de la péninsule Omanaise » et « Travaux du Joint Hadd Project : la région de R'as al-Hadd du Néolithique au Bronze ancien »).

La première partie est liée à l'intérêt de S. Cleuziou pour la méthodologie et pour la réflexion en archéologie théorique, un domaine où il a joué un rôle clé, ainsi que le rappelle Jean-Paul Demoule dans une note très dense qui fait le bilan d'une carrière commencée étudiant au moment du virage de Mai 68 et des années suivantes, marquées notamment par l'aventure des *Nouvelles de l'Archéologie* et par un renouvellement presque total des méthodes et surtout des objectifs de l'archéologie. Dès cette époque, il a largement investi dans la formation, dans la réflexion théorique et dans l'organisation administrative, œuvrant pour que l'archéologie soit une discipline au plein sens du terme et qu'elle soit reconnue comme telle. Si S. Cleuziou a surtout contribué au renouveau de l'archéologie de la Préhistoire récente et de la péninsule Arabique, Joëlle Burnouf a centré sa contribution sur l'évolution de l'archéologie médiévale, une archéologie qui a pris son autonomie vis-à-vis de l'histoire de l'art sans pour autant avoir encore réussi à totalement surmonter sa crise, une archéologie qu'elle souhaite voir centrée sur les relations sociétés-milieu. Sander Van der Leeuw développe sa réflexion théorique sur l'apport de l'archéologie comme outil de réflexion sur les concepts d'invention, d'innovation et de durabilité, dans le contexte des défis socio-environnementaux actuels. Anick Coudart revient pour sa part sur la période de bouillonnement intellectuel des années 1980, autour des notions de culture matérielle, de « culture » et d'identité. Dans la continuité du riche débat dès alors engagé avec S. Cleuziou, sa contribution riche et très clairement exprimée revient ainsi sur la notion nouvelle d'identité autochtone rassemblant des « communautés imaginaires », quitte à inventer (de